

La culture québécoise : « crise » ou « stase »

Marc Angenot

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Angenot, M. (2005). La culture québécoise : « crise » ou « stase ». *Spirale*, (200), 28–29.

LA CULTURE QUÉBÉCOISE : « CRISE » OU « STASE »

DEPUIS plus d'un siècle, l'idée de « crise », le fait de décrire les conjonctures successives comme des « crises », est peut-être ce qu'il y a eu de plus constant et répétitif dans la vie intellectuelle, ce qui incite à se méfier *a priori*. Sur le marché du livre, les publicistes qui ont décrit, alarmés, la crise de ceci et de cela ont formé d'année en année une petite armée de sombres cassandres qui s'est renouvelée sans cesse; le succès de leurs essais répondait souvent à des angoisses collectives de la classe lettrée. Mais avec le recul du temps, on a l'impression que l'état de crise prétendu était plutôt l'état normal et modal des

choses, le régime normal imparfait du secteur considéré et que ni l'urgence de porter remède, ni la pertinence du remède suggéré, ni les sombres scénarios extrapolés, qui font partie du « genre », n'étaient très perspicaces. J'ai, par ailleurs, publié naguère une étude sur les diagnostics de la « fin » de ceci et de cela qui ont pullulé dans la France des années 1980-1990. Je peux donc bien voir la permanence du phénomène qui est aussi un simple phénomène de librairie (un genre de sujet qui fait vendre).

Pour le Québec de ce début de siècle, je note dès lors sans grande surprise de multiples diagnostics de « crise ». Comme il s'agit d'un

concept facile, polysémique et flou, je vais simplement préciser le terme et émettre une contre-hypothèse. J'entends par *crise* un conflit actif, exacerbé et transitoire entre deux paradigmes, conflit qui débouchera inévitablement sur un dépassement (lequel pourra être ultimement bénéfique ou bien catastrophique et destructeur). En ce sens, la France laïque en 2004 *versus* l'Islamisme, cela forme crise et se développe comme tel. Autrement dit, une crise, c'est quand il y a affrontement, confrontation de valeurs, de systèmes irréciliables, de dynamiques sociales antagonistes et déstabilisation, passagère ou durable.



Raymonde April, *Portrait de l'artiste 1*, 1984, 40,5 × 50,5 cm, épreuve argentique

Un ressassement de formules usées

Ce que je vois au Québec aujourd'hui, si j'étais tenté par un diagnostic global, c'est précisément le contraire de la crise : pour rester dans le grec, ce serait plutôt la *stase*. Le Québec me semble, dans tous les secteurs de la vie publique et de la culture, vivre sur des dynamiques épuisées, peu renouvelées, sur le ressassement de formules politiques, civiques, médiatiques, esthétiques qui étaient jeunes quand je l'étais aussi, c'est-à-dire il y a trente ans. La *stase*, c'est cela, c'est le fait que le monde évolue alors que ces formules ne font que s'adapter superficiellement, que se laisser « retaper » (comme disent des invendus les couturières et les modistes) tout en résistant fondamentalement au changement, et comme s'il y avait parmi nous « consensus » sur l'idée que cette résistance passive et cette inertie sont méritoires.

Le Québec vit culturellement sur le renom d'écrivains dont la notoriété, comme celle de Michel Tremblay, remonte à trente ans — et, disons-le, les œuvres vraiment neuves qui ont assis cette notoriété aussi. La littérature contemporaine, le roman spécialement, est typiquement un roman prévisible, mince dans tous les sens, roman du *repli* sur le privé et l'intime, et pastiche de formules et de styles connus et canonisés, bien reconnaissables : on se dit, tiens, tiens, voilà du Duras, du Perec, etc. Son cinéma, voir le dernier Arcand, est fait de *remakes*. La sphère politique est encombrée de formules retapées et de mots d'ordre vieillissés autour de programmes obsolètes et apparemment incapables d'amendement. Bernard Landry change parfois un adjectif, les ci-devant « conditions gagnantes » deviennent plutôt « raisonnables » : ça fait les manchettes... Pour écrire en style journalistique, ce qui est évidemment absent chez nous, quoiqu'on en disserte beaucoup, ce sont les « débats de société » et les « révisions déchirantes ».

Le Québec contemporain recycle, il vit sur ce que la Révolution tranquille et la dynamique tous azimuts constatée jusqu'aux années 1980 avaient apporté de nouveautés et de modernisations d'autant plus radicales que tardives. Je vois en tous lieux un épuisement perpétué de ce que cette période effervescente a apporté, dont la nouveauté de jadis devrait

être conservée avec une évidente frilosité et non abandonnée pour faire place à des nouveautés nouvelles ! Le discours libéral (au sens générique du mot) sur la nécessité de revoir le modèle québécois en prenant pour guides les seules « lois » du marché se heurte non seulement à des avantages corporatifs acquis, il va de soi, mais à un consensus de l'opinion, un peu fétichiste et intrinsèquement conservateur, devant des compromis sociaux éprouvés par la tradition et des équilibres auxquels on a peur de toucher. On pourrait évoquer une sorte de retour du refoulé national qui prendrait la figure de *Maria Chapdelaine* : « au pays de Québec, il faut que (plus) rien ne change... » Or, le monde alentour, nord-américain et européen, change et parfois le fait en situation de « crise » et de conflit majeur, mais le Québec politique et culturel ne capte, me semble-t-il, que l'écho étouffé de ces conflits. Il me semble que l'antimondialisme (mais c'est peut-être général) a chez nous une saveur profondément conservatrice. Je me vois vivre dans une société précautionneuse, routinière, en tout cas moins innovatrice que naguère, attachée à des mœurs, des valeurs et des formules fixées il y a plus de vingt ans ; je ne vois guère de secteur culturel où cette impression ne me frappe pas.

Une université sclérosée

Dans la vie universitaire, dans la recherche, dans les disciplines dont j'observe le régime de fonctionnement de façon directe, décidément, cela ne se renouvelle guère et les démarches nouvelles n'abondent pas ; ce qui se fait d'original, même dans le monde francophone si je puis dire, ne s'implante pas et reste ignoré. Il y a des raisons sociologiques objectives en grand nombre qui concourent à ceci : vieillissement du corps académique, bureaucratismes cumulés, préservation des avantages acquis, fragilités budgétaires, incertitude existentielle de la jeune génération — toutes sortes de faits sociaux qui incitent à la prudence, au manque de curiosité et d'audace. La génération étudiante, entrant dans un système un peu sclérosé avec un souci fort explicable de trouver du travail et une sorte de rationalité individualiste que peut-être les générations antérieures, plus chimériques, n'avaient pas, n'a aucune raison de croire que

l'audace intellectuelle paie, à supposer que la formation reçue lui en ait donné l'idée et le goût. Rien n'est plus historique que les « images de soi » qu'on apporte dans la vie et qui déterminent votre trajectoire.

Il y a dans tout ceci une tendance entropique très évidente chez nous où les valeurs de tradition, de prudence et de repli sur soi fortement peut-être une sorte de *refoulé* national toujours susceptible de se réactiver, mais qui vaut généralement pour les pays d'Occident. J'ai essayé de montrer dans *D'où venons-nous, où allons-nous?* (Trait d'union, 2001) comment l'épuisement des grandes illusions du progrès et des programmes utopiques de naguère laisse les sociétés occidentales moroses plutôt que webériennement « désenchantées », sans (vision d') avenir, à ressasser des « mémoires » collectives fétichisées dans un *présentisme* indéfini. Cette idée générale est diversement celle de P.-A. Taguieff (« Effacement de l'avenir »), de Kr. Pomian, de Fr. Hartog et al. Nous nous trouvons dans des sociétés — d'Europe et d'Amérique du Nord — qui ne se représentent plus l'histoire en une dialectique de dépassement (qui a pu prendre jadis des dimensions millénaristes), mais qui « bricolent » une histoire sans devenir (sauf le cauchemar d'un prochain hiver glaciaire en cas d'imprudence écologique), ne parvenant plus dès lors à voir dans le siècle passé qu'une suite d'*exempla* moraux, un défilé de victimes et de bourreaux ; assignant ce passé devant un tribunal (fictif ou réel) où Aujourd'hui juge Jadis ; figeant un passé « officiel » dans des mémoires, des musées ; mettant en scène le spectacle d'événements historiques isolés à travers des productions cinématographiques à grande échelle et à effets spéciaux, reconstitutions méticuleuses d'épisodes isolés sans aucune totalisation ; réduisant le passé à des mémoires privées (qui pullulent sur Internet) — ou des connivences de peuples et de groupes, unilatérales, fractionnées, victimaires.

Ceci est une autre histoire, mais c'est à l'horizon de ces tendances générales que je vois le Québec d'aujourd'hui comme une société en stase, sourde à ce qui se fait et se dit ailleurs, peu tentée par le renouvellement et vivant surtout, dans les lettres, les arts, les savoirs, sur des acquis qui s'épuisent peu à peu.

Marc Angenot